

Un pays si tranquille. La violence en Belgique au XIXe siècle [éd. p. Ginette Kurgan-van Hentenryk]

Autor(en): **Pages, Didier**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **50 (2000)**

Heft 2

PDF erstellt am: **21.11.2019**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

espaces de liberté qui n'était pas, à proprement parler, le meilleur ferment pour l'éclosion des esprits. Il n'est pas sans effet de rappeler que depuis le triomphe de l'Eminence rouge (1630) jusqu'à la mort du Roi Soleil (1715), le discours politique en France se réduit de plus en plus à l'éloge du souverain et au panégyrique des puissants. C'est d'ailleurs à cette époque qu'un nombre croissant d'historiens et de penseurs de la «*res publica*» deviennent, comme l'a bien montré Orest Ranum, des *artisans of glory!*

Giuliano Ferretti, Lausanne

Ginette Kurgan-van Hentenryk (éd.): **Un pays si tranquille. La violence en Belgique au XIX^e siècle.** Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 1999, 252 p.

La violence est un sujet d'études en plein essor. Les travaux d'Arlette Farge, d'Alain Corbin et surtout de Frédéric Chauvaud, pour ne prendre que quelques exemples français, ont totalement renouvelé les approches du phénomène. Dans ce contexte, la Commission internationale d'histoire des mouvements sociaux et des structures sociales, qui propose tous les cinq ans un thème d'enquête dont les résultats sont présentés au Congrès international des sciences historiques, a choisi, en vue de celui d'Oslo de 2000, le thème suivant: «De la violence sociale à la violence politique (XIX^e–XX^e)». C'est dans ce cadre que chaque pays est amené à faire une tentative de synthèse: le présent ouvrage constitue la contribution belge à cette grande enquête.

Il faut noter d'emblée la qualité et la précision de chacune des contributions, ainsi que la cohérence de l'ensemble. Après une présentation des différentes approches de la violence et une esquisse historiographique, en guise de préambule, la violence en Belgique au XIX^e siècle est abordée sous différents points de vue qui recoupent les interrogations nouvelles de ce phénomène comme objet d'histoire: représentations, sensibilités, problèmes des sources utilisées, contrôle étatique et corrélation entre la violence et l'état de la société. Deux éléments méritent d'être soulignés. Tout d'abord la question de la définition de la violence semble poser problème. Les auteurs ne sont pas tombés d'accord sur le concept même de violence: certains d'entre eux postulant qu'il n'y a pas de violence en soi et qu'elle ne peut être appréhendée qu'au travers de représentations, chacun fut alors amené à donner sa propre définition de la violence, voire à ne pas l'explicitier. Il en résulte une typologie de la violence tout aussi problématique que la question de sa définition: représentation ou sensibilité à la violence, violence pénale, violence sexuelle et familiale, violence sociale ou politique, etc. Ensuite, la thèse de Norbert Elias sur la civilisation des mœurs est sous-jacente à toutes les interprétations. Le résultat des recherches va dans le sens d'une relativisation de cette thèse: face au «*trou noir*» de la statistique et malgré l'évolution des sensibilités et la transformation des lieux clés de la violence, il semble hasardeux de postuler un recul de la violence dans la société belge à la fin du XIX^e siècle.

A la lecture d'un travail aussi fouillé, qui montre à quel point l'histoire au XXI^e siècle devra se pencher sur les sources judiciaires, une seule question vient à l'esprit à propos d'un autre pays apparemment tout aussi tranquille: «Qu'en est-il de la Suisse?»

Didier Pages, Lausanne